

UNIVERSITÉ PARIS 7 DENIS DIDEROT

UFR GHSS

LICENCE SES - 1^e année

Introduction à l'analyse économique

Cours de Christophe DARMANGEAT

Travaux dirigés - dossier n°4

Contenu du dossier :

1. *Critique de l'économie politique (Préface)* – (K. MARX), 1859, M.I.A.
2. *Karl Marx, Misère de la philosophie* – (K. MARX), 1847 (extraits), M.I.A.
3. *Karl Marx, Travail salarié et capital* – (K. MARX), 1849 (extraits), M.I.A.
4. *Le Capital de Marx* – (F. ENGELS), 1868 (extraits), M.I.A.
5. *Marx et le capitalisme, la dialectique d'un système* (B. CHAVANCE), 1996, Nathan, collection Circa, Paris, ch. 13 (extraits)

Texte 1 - Karl MARX***Critique de l'économie politique - Préface (1859)***

(...) Mes recherches aboutirent à ce résultat que les rapports juridiques — ainsi que les formes de l'État — ne peuvent être compris ni par eux-mêmes, ni par la prétendue évolution générale de l'esprit humain, mais qu'ils prennent au contraire leurs racines dans les conditions d'existence matérielles dont Hegel, à l'exemple des Anglais et des Français du XVIII^e siècle, comprend l'ensemble sous le nom de « société civile », et que l'anatomie de la société civile doit être cherchée à son tour dans l'économie politique. J'avais commencé l'étude de celle-ci à Paris et je la continuai à Bruxelles où j'avais émigré à la suite d'un arrêté d'expulsion de M. Guizot. Le résultat général auquel j'arrivai et qui, une fois acquis, servit de fil conducteur à mes études, peut brièvement se formuler ainsi : dans la production sociale de leur existence, les hommes entrent en des rapports déterminés, nécessaires, indépendants de leur volonté, rapports de production qui correspondent à un degré de développement déterminé de leurs forces productives matérielles. L'ensemble de ces rapports de production constitue la structure économique de la société, la base concrète sur laquelle s'élève une superstructure juridique et politique et à laquelle correspondent des formes de conscience sociales déterminées. Le mode de production de la vie matérielle conditionne le processus de vie social, politique et intellectuel en général. Ce n'est pas la conscience des hommes qui détermine leur être ; c'est inversement leur être social qui détermine leur conscience. À un certain stade de leur développement, les forces productives matérielles de la société entrent en contradiction avec les rapports de production existants, ou, ce qui n'en est que l'expression juridique, avec les rapports de propriété au sein desquels elles s'étaient mues jusqu'alors. De formes de développement des forces productives qu'ils étaient ces rapports en deviennent des entraves. Alors s'ouvre une époque de révolution sociale. Le changement dans la base économique bouleverse plus ou moins rapidement toute l'énorme superstructure. Lorsqu'on considère de tels bouleversements, il faut toujours distinguer entre le bouleversement matériel - qu'on peut constater d'une manière scientifiquement rigoureuse - des conditions de production économiques et les formes juridiques, politiques, religieuses, artistiques ou philosophiques, bref,

les formes idéologiques sous lesquelles les hommes prennent conscience de ce conflit et le mènent jusqu'au bout. Pas plus qu'on ne juge un individu sur l'idée qu'il se fait de lui-même, on ne saurait juger une telle époque de bouleversement sur sa conscience de soi ; il faut, au contraire, expliquer cette conscience par les contradictions de la vie matérielle, par le conflit qui existe entre les forces productives sociales et les rapports de production. Une formation sociale ne disparaît jamais avant que soient développées toutes les forces productives qu'elle est assez large pour contenir, jamais des rapports de production nouveaux et supérieurs ne s'y substituent avant que les conditions d'existence matérielles de ces rapports soient écloses dans le sein même de la vieille société. C'est pourquoi l'humanité ne se pose jamais que des problèmes qu'elle peut résoudre, car, à y regarder de plus près, il se trouvera toujours, que le problème lui-même ne surgit que là où les conditions matérielles pour le résoudre existent déjà ou du moins sont en voie de devenir. À grands traits, les modes de production asiatique, antique, féodal et bourgeois moderne peuvent être qualifiés d'époques progressives de la formation sociale économique. Les rapports de production bourgeois sont la dernière forme contradictoire du processus de production sociale, contradictoire non pas dans le sens d'une contradiction individuelle, mais d'une contradiction qui naît des conditions d'existence sociale des individus ; cependant les forces productives qui se développent au sein de la société bourgeoise créent en même temps les conditions matérielles pour résoudre cette contradiction. Avec cette formation sociale s'achève donc la préhistoire de la société humaine. (...)

Questions

1. Définissez : « forces productives », « rapports de production », le « mode de production », la « superstructure ».
2. Comment Marx explique-t-il l'histoire ?
3. Pourquoi cette théorie s'appelle-t-elle le « matérialisme historique » ?

Texte 2 - Karl MARX***Misère de la philosophie (1847)***

Les catégories économiques ne sont que les expressions théoriques, les abstractions des rapports sociaux de la production. M. Proudhon, en vrai philosophe, prenant les choses à l'envers, ne voit dans les rapports réels que les incarnations de ces principes, de ces catégories, qui sommeillaient, nous dit encore M. Proudhon le philosophe, au sein de la « *raison impersonnelle de l'humanité* ».

M. Proudhon l'économiste a très bien compris que les hommes font le drap, la toile, les étoffes de soie, dans des rapports déterminés de production. Mais ce qu'il n'a pas compris, c'est que ces rapports sociaux déterminés sont aussi bien produits par les hommes que la toile, le lin, etc. Les rapports sociaux sont intimement liés aux forces productives. En acquérant de nouvelles forces productives, les hommes changent leur mode de production, et en changeant le mode de production, la manière de gagner leur vie, ils changent tous leurs rapports sociaux. Le moulin à bras vous donnera la société avec le suzerain ; le moulin à vapeur, la société avec le capitalisme industriel.

Les mêmes hommes qui établissent les rapports sociaux conformément à leur productivité matérielle, produisent aussi les principes, les idées, les catégories, conformément à leurs rapports sociaux.

Ainsi ces idées, ces catégories sont aussi peu éternelles que les relations qu'elles expriment. Elles sont des produits historiques et transitoires.

Il y a un mouvement continu d'accroissement dans les forces productives, de destruction dans les rapports sociaux, de formation dans les idées (...).

Questions

1. Comment Marx se distingue-t-il lui-même de l'ensemble des autres économistes ?
2. En quoi la société capitaliste est-elle une société historiquement déterminée ?

Texte 3 - Karl MARX***Travail salarié et capital (1849)***

Le capital se compose de matières premières, d'instruments de travail et de moyens de subsistance de toutes sortes qui sont employés à produire de nouvelles matières premières, de nouveaux instruments de travail et de nouveaux moyens de subsistance. Toutes ces parties constitutives sont des créations du travail, des produits du travail, du *travail accumulé*. Le travail accumulé qui sert de moyen pour une nouvelle production est du capital.

C'est ainsi que parlent les économistes. (...)

Une machine à filer le coton est une machine pour filer le coton. C'est seulement dans des conditions déterminées qu'elle devient du *capital*. Arrachée à ces conditions, elle n'est pas plus du capital que l'or n'est par lui-même de la *monnaie* ou le sucre, le *prix* du sucre.

Dans la production, les hommes n'agissent pas seulement sur la nature, mais aussi les uns sur les autres. Ils ne produisent qu'en collaborant d'une manière déterminée et en échangeant entre eux leurs activités. Pour produire, ils entrent en relations et en rapports déterminés les uns avec les autres, et ce n'est que dans les limites de ces relations et de ces rapports sociaux que s'établit leur action sur la nature, la production.

Suivant le caractère des moyens de production, ces rapports sociaux que les producteurs ont entre eux, les conditions dans lesquelles ils échangent leurs activités et prennent part à l'ensemble de la production seront tout naturellement différents. Par la découverte d'un nouvel engin de guerre, l'arme à feu, toute l'organisation interne de l'armée a été nécessairement modifiée ; les conditions dans lesquelles les individus constituent une armée et peuvent agir en tant qu'armée se sont trouvées transformées, et les rapports des diverses armées entre elles en ont été changés également.

Donc, les rapports sociaux suivant lesquels les individus produisent, *les rapports sociaux de production, changent, se transforment avec la modification et le développement des moyens de production matériels, des forces de production. Dans leur totalité, les rapports de production forment ce qu'on appelle les rapports sociaux, la société, et, notamment, une société à un stade de développement historique déterminé, une société à caractère distinctif original. La société antique, la société féodale, la société bourgeoise* sont des ensembles de rapports de production de ce genre dont chacun caractérise en même temps un stade

particulier de développement dans l'histoire de l'humanité.

Le *capital* représente, lui aussi, des rapports sociaux. *Ce sont des rapports bourgeois de production*, des rapports de production de la société bourgeoise. Les moyens de subsistance, les instruments de travail, les matières premières dont se compose le capital n'ont-ils pas été produits et accumulés dans des conditions sociales données, suivant des rapports sociaux déterminés ? Ne sont-ils pas employés pour une nouvelle production dans des conditions sociales données, suivant des rapports sociaux déterminés ? Et n'est-ce point précisément ce caractère social déterminé qui transforme les produits servant à la nouvelle production en *capital* ?

Le capital ne consiste pas seulement en moyens de subsistance, en instruments de travail et en matières premières, il ne consiste pas seulement en produits matériels; il consiste au même degré en *valeurs d'échange*. Tous les produits dont il se compose sont des *marchandises*. Le capital n'est donc pas seulement une somme de produits matériels, c'est aussi une somme de marchandises, de valeurs d'échange, de *grandeurs sociales*.

Le capital reste le même, que nous remplacions la laine par le coton, le blé par le riz, les chemins de fer par les bateaux à vapeur, à cette seule condition que le coton, le riz, les bateaux à vapeur—la matière du capital—aient la même valeur d'échange, le même prix que la laine, le blé, les chemins de fer dans lesquels il était incorporé auparavant. La matière du capital peut se modifier constamment sans que le capital subisse le moindre changement.

Mais si tout capital est une somme de marchandises, c'est-à-dire de valeurs d'échange, toute somme de marchandises, de valeurs d'échange, n'est pas encore du capital.

Toute somme de valeurs d'échange est une valeur d'échange. Chaque valeur d'échange est une somme de valeurs d'échange. Par exemple, une maison qui vaut 1 000 marks est une valeur d'échange de 1 000 marks. Un morceau de papier qui vaut un pfennig est une somme de valeurs d'échange de 100/100 de pfennig. Des produits qui sont échangeables contre d'autres sont des *marchandises*. Le rapport déterminé suivant lequel ils sont échangeables constitue leur *valeur d'échange*, ou, exprimé en argent, leur *prix*. La masse de ces produits ne peut rien changer à leur destination d'être une *marchandise* ou de constituer une *valeur d'échange*, ou d'avoir un *prix* déterminé. Qu'un arbre soit grand ou petit, il reste un arbre. Que nous échangeons du fer par

onces ou par quintaux contre d'autres produits, cela change-t-il son caractère qui est d'être une marchandise, une valeur d'échange ? Suivant sa masse, une marchandise a plus ou moins de valeur, elle est d'un prix plus élevé ou plus bas.

Mais comment une somme de marchandises, de valeurs d'échange, se change-t-elle en capital ?

Par le fait que, en tant que force sociale indépendante, c'est-à-dire en tant que force *d'une partie de la société*, elle se conserve et s'accroît par son *échange contre la force de travail immédiate, vivante*. L'existence d'une classe ne possédant rien que sa capacité de travail est une condition première nécessaire du capital.

Ce n'est que la domination de l'accumulation du travail passé, matérialisé, sur le travail immédiat, vivant, qui transforme le travail accumulé en capital.

Le capital ne consiste pas dans le fait que du travail accumulé sert au travail vivant de moyen pour une nouvelle production. Il consiste en ceci que le travail vivant sert de moyen au travail accumulé pour maintenir et accroître la valeur d'échange de celui-ci.

Questions

1. Comparez la définition du capital donnée par Marx à celle de Smith
2. En quoi la production est-elle à la fois un rapport entre l'homme et la nature et un rapport entre les hommes ?
3. Qu'est-ce qui différencie la société antique, la société féodale et la société bourgeoise capitaliste ?

Texte 4 - Friedrich ENGELS
Le Capital de Marx (1868)

(...) L'économie politique nous enseigne jusqu'à maintenant que le travail est la source de toute richesse et la mesure de toutes les valeurs, de telle façon que deux objets dont la production a coûté le même temps de travail ont aussi la même valeur et que des valeurs égales étant généralement seules échangeables entre elles, ils doivent aussi être nécessairement échangés les uns contre les autres.

Mais elle enseigne en même temps qu'il existe une espèce de travail emmagasiné qu'elle appelle capital ; que ce capital, grâce aux ressources qu'il renferme, multiplie par cent et par mille la productivité du travail vivant et réclame pour cela une certaine compensation qu'on appelle profit ou bénéfice. (...)

Comment peut-il rester un profit au capitaliste si l'ouvrier reçoit la valeur entière du travail qu'il ajoute à son produit ? Et pourtant, puisque seules des valeurs égales sont échangeables, il devrait bien en être ainsi.

D'autre part, comment des valeurs égales peuvent-elles être échangées, comment l'ouvrier peut-il recevoir la valeur entière de son produit, si, comme il est concédé par beaucoup d'économistes, ce produit est partagé entre lui et les capitalistes ? L'économie reste jusqu'ici perplexe devant cette contradiction, écrit ou balbutie des formules embarrassées et vides.

Même les critiques socialistes de l'économie n'ont pas été capables jusqu'ici de faire autre chose que de souligner cette contradiction ; aucun ne l'a résolue jusqu'au moment où, enfin, Marx, poursuivant le processus de la formation de ce profit jusqu'à son lieu de naissance, a fait sur le tout la pleine lumière.

Dans le développement du capital, Marx part du fait simple et notoire que les capitalistes font valoir leur capital au moyen de l'échange ; ils achètent de la marchandise pour de l'argent et la revendent ensuite pour une somme plus élevée qu'elle ne leur a coûté. Un capitaliste achète, par exemple, du coton pour 1000 francs et le revend pour 1100 francs, gagnant ainsi 100 francs. C'est cet excédent de 100 francs sur le capital initial que Marx appelle *plus-value*.

D'où provient cette plus-value ? D'après l'hypothèse des économistes, seules des valeurs égales sont échangeables, et, dans le domaine de la théorie abstraite, la chose est juste aussi. L'achat du coton et sa revente ne peuvent donc pas plus fournir de plus-value que l'échange d'un

kilo d'argent contre une somme et un nouvel échange de cette monnaie de compte contre le kilo d'argent, opération où on ne s'enrichit ni ne s'appauvrit. Mais la plus-value ne peut pas non plus provenir du fait que les vendeurs vendent les marchandises au-dessus de leur valeur, ou que les acheteurs les achètent au-dessous de leur valeur, car chacun d'eux à son tour étant tantôt acheteur, tantôt vendeur, il y a, par conséquent, compensation.

Cela ne peut pas non plus provenir du fait que les acheteurs et les vendeurs renchérissent les uns sur les autres, car cela ne produirait pas de nouvelle valeur ou plus-value, mais ne ferait, au contraire, que répartir autrement le capital existant entre les capitalistes.

Or, bien que le capitaliste achète et revende les marchandises à leur valeur, il en tire plus de valeur qu'il n'y en a mis. Comment cela se produit-il ?

Dans les conditions sociales actuelles, le capitaliste trouve sur le marché *une marchandise* qui a cette propriété particulière que *sa consommation est une source de nouvelle valeur, crée une nouvelle valeur*, et cette marchandise, c'est la *force de travail*.

Qu'est-ce que la valeur de la force de travail ? La valeur de chaque marchandise est mesurée par le travail qu'exige sa production. La force de travail existe sous la forme de l'ouvrier vivant qui a besoin, pour vivre, ainsi que pour entretenir sa famille qui assure la persistance de la force de travail après sa mort, d'une somme déterminée de moyens de subsistance. C'est donc le temps de travail nécessaire à la production de ces moyens de subsistance qui représente la valeur de la force de travail. Le capitaliste paye l'ouvrier par semaine et achète ainsi l'emploi de son travail pour une semaine. Messieurs les économistes seront jusque-là assez d'accord avec nous sur la valeur de la force de travail.

A ce moment, le capitaliste met son ouvrier au travail. Dans un temps déterminé, l'ouvrier aura livré autant de travail que son salaire hebdomadaire en représentait. A supposer que le salaire hebdomadaire d'un ouvrier représente trois journées de travail, l'ouvrier qui commence le lundi a rendu *au capitaliste* le mercredi soir *la valeur entière du salaire payé*.

Mais cesse-t-il ensuite de travailler ? Pas du tout. Le capitaliste a acheté son travail pour une semaine, et il faut que l'ouvrier travaille encore les trois derniers jours de la semaine. Ce *surtravail* de l'ouvrier au-delà du temps nécessaire pour rendre son salaire, est la *source*

de la plus-value, du profit, du grossissement toujours croissant du capital.

Qu'on ne dise pas que c'est une supposition gratuite d'affirmer que l'ouvrier fait sortir en trois jours le salaire qu'il a reçu et que les trois autres jours il travaille pour le capitaliste. Qu'il ait besoin de juste trois jours pour rendre son salaire ou de deux, ou de quatre, c'est d'ailleurs ici une chose tout à fait indifférente et qui ne fait que changer selon les circonstances ; mais la chose principale, c'est que le capitaliste, à côté du travail qu'il paye, obtient encore du travail qu'il ne paye pas, et il n'y a pas là de supposition arbitraire, car le jour où le capitaliste ne recevrait continuellement de l'ouvrier qu'autant de travail qu'il lui en paye en salaire, ce jour-là, il fermerait son atelier car tout son profit s'envolerait.

Et voilà que nous avons résolu toutes ces contradictions. La formation de la plus-value (dont le profit du capitaliste constitue une partie importante) est maintenant tout à fait claire et naturelle. La valeur de la force de travail est payée, mais cette valeur est de beaucoup moindre que celle que le capitaliste sait tirer de la force de travail, et la différence, *le travail non payé*, constitue précisément la part du capitaliste, ou plus exactement, de la classe capitaliste.

Car même le profit que, dans l'exemple cité plus haut, le marchand de coton a tiré de son coton, doit nécessairement consister en travail non payé si les prix du coton n'ont pas augmenté. Il faut que le marchand ait vendu à un fabricant de cotonnades qui, outre ces cent thalers, puisse tirer encore un bénéfice pour soi de sa fabrication et qui partage avec lui le travail non payé qu'il a par conséquent empoché.

C'est ce travail non payé qui, en général, entretient tous les membres de la société ne travaillant pas. C'est avec lui qu'on paye les impôts d'Etat et des communes dans la mesure où ils atteignent la classe capitaliste, les rentes foncières des propriétaires terriens etc. C'est sur lui que repose tout l'état social existant.

D'autre part, il serait ridicule de supposer que le travail non payé ne s'est formé que dans les conditions actuelles, où la production est faite d'un côté par des capitalistes et de l'autre par des salariés. Loin de là, de tout temps la classe opprimée a dû faire du travail non payé. Pendant toute la longue période où l'esclavage fut la forme dominante de l'organisation du travail, les esclaves ont été obligés de travailler beaucoup plus qu'on ne leur donnait sous forme de moyens de subsistance. Sous la domination du servage et jusqu'à l'abolition de la corvée paysanne, il en fut de même ; et là apparaît même, de façon tangible,

la différence entre le temps où le paysan travaille pour sa propre subsistance et celui où il fait du surtravail pour le seigneur, parce que ces deux formes de travail s'accomplissent de façon séparée. La forme est maintenant différente, mais la chose est restée, et tant qu'« *une partie de la société possède le monopole des moyens de production, le travailleur, libre ou non, est forcé d'ajouter au temps de travail nécessaire à son propre entretien un surplus destiné à produire la subsistance du possesseur des moyens de production* ». (Marx, *Le Capital*, Tome 1).

Dans l'article précédent, nous avons vu que chaque ouvrier qui est occupé par le capitaliste fait un double travail: pendant une partie de son temps de travail, il restitue le salaire que lui a avancé le capitaliste, et cette partie de son travail est appelée par Marx le *travail nécessaire*. Mais ensuite, il doit encore continuer à travailler et produire pendant ce temps la *plus-value* pour le capitaliste, dont le profit constitue une partie importante. Cette partie du travail s'appelle le surtravail.

Supposons que l'ouvrier travaille trois jours de la semaine pour restituer son salaire et trois jours pour produire de la plus-value pour le capitaliste. Cela veut dire, en d'autres termes, qu'il travaille, dans une journée de douze heures, six heures par jour pour son salaire et six heures pour créer de la plus-value. Mais on ne peut tirer de la semaine que six jours, et en y ajoutant le dimanche même, sept jours seulement, alors que de chaque jour on peut tirer six, huit, dix, douze, quinze et même plus d'heures de travail. L'ouvrier a vendu pour son salaire une journée de travail au capitaliste. Mais *qu'est-ce qu'un jour de travail ?* Huit heures ou dix-huit ?

Le capitaliste a intérêt à faire la journée de travail aussi longue que possible. Plus elle est longue, plus elle crée de plus-value. L'ouvrier a le juste sentiment que chaque heure de travail qu'il fait au-delà de la restitution de son salaire, lui est prise de façon illégitime ; c'est sur son propre corps qu'il doit sentir ce que cela signifie de travailler un temps trop long. Le capitaliste lutte pour son profit, l'ouvrier pour santé, pour quelques heures de repos quotidien, pour pouvoir, en dehors du travail, du sommeil et du manger, fournir encore une autre activité humaine. Remarquons en passant qu'il ne dépend pas de la bonne volonté des capitalistes pris isolément qu'ils veuillent ou non s'engager dans cette lutte, car la concurrence contraint le plus philanthrope d'entre eux de se rallier à ses collègues et à faire accomplir une aussi longue journée de travail que ceux-ci. (...)

Nous laisserons de côté une série d'autres recherches magnifiques, d'un intérêt plus théorique, et nous nous contenterons d'en venir au chapitre final qui traite de l'accumulation du capital. On y prouve d'abord que la méthode de production capitaliste, c'est-à-dire réalisée par des capitalistes, d'une part, et des salariés, d'autre part, non seulement reproduit toujours son capital au capitaliste, mais produit toujours aussi en même temps la misère des ouvriers, de sorte que l'on veille à ce que, toujours à nouveau, existent d'un côté des capitalistes qui sont les possesseurs de tous les moyens de subsistance, de toutes les matières premières et de tous les instruments de travail, et, de l'autre côté, la grande masse des ouvriers qui sont contraints de vendre leur force de travail à ces capitalistes pour une certaine quantité de moyens de subsistance suffisants tout au plus, dans le meilleur des cas, pour les maintenir en état de travailler et pour faire grandir une nouvelle génération de prolétaires aptes au travail.

Mais le capital ne fait pas que se reproduire : il est continuellement multiplié et grossi, et avec lui, sa puissance sur la classe des ouvriers, privés de propriété. Et de même qu'il se reproduit à son tour dans des proportions de plus en plus grandes, le mode de production capitaliste moderne reproduit également, dans des proportions toujours plus grandes et en nombre toujours croissant, la classe des ouvriers privés de propriété.

« L'accumulation du capital ne fait que reproduire les rapports du capital à une échelle plus large, avec plus de capitalistes ou de plus gros capitalistes d'un côté, plus de salariés de l'autre... L'accumulation du capital est donc en même temps accroissement du prolétariat ». (Marx, *Le Capital*, Tome 3)

Mais comme pour faire la même quantité de produits, il faut toujours moins d'ouvriers par suite du progrès du machinisme, de l'amélioration de l'agriculture, etc., comme ce perfectionnement, c'est-à-dire cet excédent d'ouvriers, grandit plus rapidement que le capital croissant, qu'advient-il de ce nombre toujours plus grand d'ouvriers ? Ils forment une armée industrielle de réserve qui, pendant les moments d'affaires mauvaises ou médiocres, est payée au-dessous de la valeur de son travail et est occupée irrégulièrement ou encore tombe à l'assistance publique, mais est indispensable à la classe capitaliste pour les moments d'activité particulièrement vive des affaires, comme cela apparaît de façon tangible en Angleterre mais qui *en tout état de cause*, sert à briser la force de

résistance des ouvriers occupés régulièrement et à maintenir leurs salaires à un bas niveau.

« Plus la richesse sociale est grande..., plus est grande la surpopulation relative ou l'armée de réserve industrielle. Mais plus cette armée de réserve est grande par rapport à l'armée active du travail et plus massive est la surpopulation permanente, ces couches d'ouvriers dont la misère est en proportion inverse de la peine de leur travail. Plus, enfin, la couche de la classe ouvrière partageant le sort de Lazare et l'armée de réserve industrielle sont grandes, plus est grand le paupérisme officiel. Telle est la loi générale, absolue de l'accumulation capitaliste. » (Marx, *Le Capital*, Tome 3)

Telles sont, prouvées d'une façon rigoureusement scientifique – et les économistes officiels se gardent bien de tenter seulement de les réfuter – quelques-unes des lois principales du système capitaliste moderne. Mais avec cela avons-nous tout dit ? Pas du tout. Avec la même netteté que Marx souligne les mauvais côtés de la production capitaliste, il prouve, de façon aussi claire, que cette forme sociale était nécessaire pour développer les forces productives de la société au degré nécessaire d'élévation, de manière à permettre le même développement vraiment humain pour *tous* les membres de la société. Toutes les formes sociales antérieures ont été trop pauvres pour cela. Seule la production capitaliste crée les richesses et les forces de production qui en sont nécessaires, mais elle crée en même temps, avec la masse des ouvriers opprimés, la classe sociale qui est de plus en plus contrainte de revendiquer l'utilisation de ces richesses et de ces forces productives pour toute la société et non, comme aujourd'hui, pour une classe monopoliste.

Questions

1. D'où vient le profit ? Qu'est ce que la plus-value ?
2. Le capitaliste vole-t-il l'ouvrier ?
3. En quoi le salariat est-il le fondement de la production capitaliste ?
4. En quoi le mode de production capitaliste partage-t-il des traits des modes de production qui l'ont précédé ?
5. Quelles sont les caractéristiques et les conséquences de l'accumulation du capital ?

Texte 5 - Bernard CHAVANCE

Marx et le capitalisme, la dialectique d'un système (1996) - extraits

Les crises

Les crises économiques récurrentes sont selon Marx l'expression des contradictions du capitalisme en même temps qu'une modalité de son développement. Elles constituent « *des solutions momentanées et violentes des contradictions existantes, des éruptions violentes qui rétablissent pour un moment l'équilibre troublé* » (K3, in PL2, p. 1031). La théorie des crises est l'un des aspects les plus inachevés de la conception marxienne, qui n'existe qu'à l'état de fragments disséminés, mais elle contient nombre d'éléments intéressants sur le plan conceptuel. Si Marx prolongeait les classiques anglais à propos du rôle régulateur de la loi de la valeur, il s'oppose à eux sur la question de la crise, où il s'appuie notamment sur Malthus et Sismondi. Sa critique, qui se situe au niveau des principes généraux et figure surtout dans les *Théories sur la survaleur*, est particulièrement dirigée contre Ricardo et ses emprunts à Say, en particulier la thèse de l'impossibilité de la surproduction générale.

S'inspirant de J.-B. Say, Ricardo observait à ce propos : « *On n'achète des produits qu'avec des produits ou services, et le numéraire n'est que l'agent au moyen duquel l'échange s'effectue.* » Pour Marx, l'erreur fondamentale consiste ici à considérer que le but de la production est l'acquisition des produits, alors que c'est en réalité l'appropriation de la survaleur, à interpréter le système à travers le modèle de l'échange le plus simple, le troc, et à ignorer en conséquence le rôle de la monnaie (et a fortiori du capital). Keynes, qui aura en général une attitude critique vis-à-vis de Marx, considérera toutefois de son côté que l'incompréhension du caractère monétaire et donc de l'instabilité de l'économie capitaliste constitue l'un des défauts majeurs de l'école traditionnelle de la théorie économique ; il est frappant d'observer qu'il a également critiqué la « loi de Say » qui conduit à une vision optimiste du développement capitaliste. La parenté entre les approches du capitalisme de ces deux auteurs se révèle dans leur insistance commune sur l'importance de la monnaie et du temps pour une analyse correcte de la nature du système. « *Ainsi, note Marx à propos de Ricardo, pour escamoter les crises, on oublie ou on nie les conditions premières de la production capitaliste, l'existence du produit en tant que marchandise, le dédoublement de la*

marchandise en marchandise et monnaie, les moments de séparation qui en résultent dans l'échange des marchandises, et enfin le rapport entre la monnaie et la marchandise et le travail salarié. » (Th., in PL2, p. 468)

La baisse tendancielle du taux de profit

Sur ce point au contraire, Marx prolonge notamment Ricardo. Pour ce dernier la baisse du taux de profit résultait, dans un cadre institutionnel donné (les lois protectionnistes sur les blés dans l'Angleterre du début du XIX^e siècle), d'une séquence causale qui partait des rendements décroissants dans l'agriculture, passait par la hausse du prix du blé, l'augmentation consécutive des salaires et de la rente et aboutissait à la réduction du taux de profit, qui menaçait avec le temps de ralentir l'accumulation et de mener à l'état stationnaire. L'argumentation de Marx est autre. A la différence de Ricardo, elle n'est pas liée à des changements dans la répartition, particulièrement pour ce qui concerne la rente : elle est indépendante de la subdivision de la survaleur en divers revenus. Elle repose sur la thèse de l'accroissement progressif de la composition organique du capital, ou plus précisément d'un accroissement de cette dernière plus rapide que celui du taux de survaleur (un écart postulé, mais non argumenté par Marx). Le taux de profit a pour formule :

$$p' = \frac{s}{c + v}$$

qui peut s'écrire également

$$p' = \frac{\frac{s}{v}}{\frac{c}{v} + 1}$$

Il apparaît immédiatement que si c/v augmente tandis que le taux de survaleur s/v reste constant, ou si c/v augmente plus vite que s/v , le taux de profit p' va décroître. Pour Marx, la « *tendance croissante du taux général de profit à la baisse est simplement une façon, propre au mode de production capitaliste, de traduire le progrès de la productivité sociale du travail* » (K3, in PL2, p. 1002). Cette baisse du taux de profit s'accompagne toutefois de l'augmentation simultanée de la masse du profit.

Plusieurs influences contraires ont pour conséquence de ralentir ou même d'inverser temporairement la baisse du taux de profit, lui conférant de ce fait un caractère de « *loi tendancielle* ». Il s'agit de la hausse du degré

d'exploitation (taux de survaleur), de la réduction des salaires au-dessous de la valeur de la force de travail, de la baisse de la valeur des marchandises composant le capital constant, de l'extension de nouvelles branches à faible composition organique, de l'importation de biens de subsistance ou de moyens de production meilleur marché et de la migration du capital vers des pays où le taux de profit est plus élevé.

La baisse tendancielle du taux de profit a été largement contestée, non seulement par des critiques de Marx, mais par nombre de marxistes dans la seconde moitié du XX^e siècle. Comme le montre le passage synthétique intitulé « Les contradictions internes de la loi », l'objectif de l'analyse marxienne est ici de souligner qu'en dernière analyse, le capital est à lui-même sa propre barrière. Ainsi les crises en quelque sorte régulatrices du système sont en même temps le

symptôme des contradictions qui ne manqueront pas de conduire à la crise fondamentale à travers laquelle le capitalisme sera finalement dépassé.

Dans la vision évolutionnaire et dialectique de Marx, ce sont les mêmes tendances qui engendrent la formidable dynamique propre au capitalisme comme système économique historique et qui produiront son abolition finale.

Questions

1. Comment Marx interprète-t-il les crises du capitalisme ?
2. En quoi Marx critique-t-il la loi de Say ?
3. Qu'est-ce que la « composition organique du capital » ?
4. Comparer l'analyse ricardienne et l'analyse marxiste de la baisse du taux de profit.